NOTE PERSONNELLE - SARA THYS

"À quoi bon rêver de De Gaulle si nous ne faisons rien de notre époque ?"

La croix de Lorraine revient. Discrètement. Comme une ombre dans les marges numériques. On la met sur un profil, une bannière, un texte. On la montre comme on allume une veilleuse. Elle ne signifie plus une espérance, mais une absence. Celle d'un État sans densité. D'un sommet sans verticalité. D'une nation qui cherche ses appuis.

Ce n'est pas le gaullisme qu'on ressuscite. C'est un vide qu'on tente de remplir.

La majorité des Français n'a jamais lu une ligne de De Gaulle. Mais ils sentent qu'il y a quelque chose qui manque. Une hauteur. Un silence. Une forme d'autorité qui ne s'excuse pas d'exister. Pas pour dominer, mais pour tenir. Pour faire tenir le reste.

Ce que De Gaulle incarne n'est pas seulement un style. C'est un socle. Aujourd'hui, ce socle est fracturé.

On remplace l'autorité par l'image. La politique par le flux. L'État par le commentaire. Le résultat, c'est une démocratie sans mémoire et sans levier. Une République qui ne se fait plus respecter, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur.

Il n'y a plus de colonne vertébrale. Alors on brandit des symboles. Mais les symboles ne gouvernent pas.

À l'Assemblée nationale, ça crie, ça ricane, ça joue à se faire peur. Au Parlement européen, ça somnole ou ça récite. Dans les cabinets ministériels ? On attend la prochaine consigne de crise. Tout le monde gère. Personne ne décide.

Et pendant ce théâtre permanent, les Français vivent la lente noyade : travail qui ne paie plus, sécurité dégradée, école en érosion, santé en tension, services publics disloqués. La réalité glisse. Le peuple baisse les yeux.

Alors on regarde en arrière. On se souvient d'un homme qui ne venait pas dîner chez les éditorialistes. Qui ne tweetait pas sa colère. Qui ne gouvernait pas en sondages. Ce souvenir devient un refuge. Mais un refuge est aussi une impasse si l'on s'y enferme.

Nous ne reverrons pas De Gaulle. Ceux qui essaient de le copier ne produisent que de la caricature. Ce siècle exige autre chose.

Il faudra une pensée souveraine nouvelle. Une architecture étatique qui assume la verticalité sans l'arrogance. Une politique étrangère qui cesse de suivre. Une autorité publique qui cesse de négocier sa propre légitimité.

Il faudra surtout des figures qui ne cherchent pas l'applaudissement, mais le respect. Et pour cela, il faudra recommencer à penser. Non pas dans l'urgence médiatique. Mais dans la durée. La densité. L'intelligence du temps long.

Nous n'y sommes pas encore. Mais il faudra y venir. Ou tout se désagrégera.

#SaraThys - Rédigé en mars 2023 (publié ultérieurement)